

Le 20^e Siècle à Gaillac-Toulza (31).

Chapitre I.

De 1900 à 1910.

I.1 Cette première décennie, peut constituer, le bilan de départ de ce recueil de souvenirs du siècle, qui pourra montrer l'évolution accomplie en tous les domaines. On s'efforcera de construire un modeste outil, pour aider la compréhension réciproque: compréhension de nos prédécesseurs; compréhension entre nous-même, habitants actuels; compréhension de nous-même, pour ceux qui viendront après nous. Autant que possible, sera évitée toute forme d'expression, pouvant conduire à une considération négative ou péjorative.

En ce début du siècle, la population était, surtout d'origine locale. Comme on ne se déplaçait pas très loin, les mariages devaient se faire, surtout dans un petit périmètre. Seules, quelques catégories sociales, avaient la possibilité d'agrandir ce périmètre, mais ce n'était pas le plus grand nombre: militaires, gros commerçants, propriétaires fortunés.

Bien sûr, qu'avant cela, les siècles avaient, à la longue, opéré un brassage important. Il est soutenu, que sont d'origine arabe, mauresque ou sarrazine des patronymes aussi répandus que: Maury, Mauran, Maurin, Manuel, Rémaury, sans parler des noms de lieux tels que Maurezac, Maureville, Castelmaurou, Castelsarrasin.

L'habillement du dimanche, ou de cérémonie était tel qu'on peut le voir sur les photographies d'époque : femmes en longue jupe noire, camisole noire bouffante, coiffées soit d'une cravate noire ou d'une coiffe blanche agrémentée de dentelle pour les plus aisées.

Le noir est aussi pour les hommes : bottines, pantalons "patte de lapin", veste pour les rares "plus aisés", blouse pour les autres.

12 Les jeunes femmes riches, les châtelaines qui ne vont pas travailler au soleil ont la peau blanche. Les paysannes veulent leur ressembler ; et travaillent aux champs par grande chaleur bras et jambes couverts ; une grande cravate autour d'un chapeau de paille à larges bords. Les hommes portaient des chemises en toile de lin¹, très longues avec des "pandouréli" jusqu'aux genoux, même pour les gros travaux par forte chaleur.

Laver ce linge lourd, constituait une corvée pour les femmes. On le disposait dans un cuvier - grande comporte : un lit de linge - un lit de cendres (pour leur potasse). On versait l'eau bouillante dessus, que l'on soutirait par le bas, pour la faire réchauffer.

Le rinçage se faisait ensuite au ruisseau ou à la mare⁽¹⁾, même par temps de gel.

Comme chaussures, c'était surtout les sabots de bois et les gros souliers ferrés, en cuir. Cela était bon pour l'hiver, mais l'été, beaucoup utilisaient la chaussure d'Adam. (Pieds nus!).

Les soins corporels étaient rudimentaires. L'eau était renommée dangereuse. Après avoir mangé, il valait mieux attendre trois heures avant de se laver les pieds, sinon on courait le risque de se "sang glacer"

(1) Parfois dans un "pesquié" ou une "font"

Un "couffel"⁽¹⁾ - épi de maïs égrené - pouvait remplacer rudement le papier hygiénique!

I₃ Les santé étaient solides, et elles avaient besoin de l'être, car les remèdes les plus usités étaient ceux qui ne coûtaient rien : huile chaude sur la poitrine, bas plein de cendre chaude autour du cou, farine de moutarde, ventouses, huile de ricin, vin ferre⁽²⁾ (vin bouillant, où a été trempé un fer rouge), tisane de plantes cueillies au moindre endroit.

Le pharmacien vous préparait lui même les topiques à partir des pots qu'il avait sur les étagères. Ce qui lui valait le surnom de "potard".

La trousse d'un médecin, en plus petite taille devait ressembler un peu à celle d'un charcutier. Mais, eux-là même étaient d'une grande conscience professionnelle: il leur en fallait, pour parfois, se rendre, de nuit, par mauvais temps dans une ferme, après demi-heure de marche dans un chemin de boue.

Les accouchements se faisaient à la maison, surveillés - pas toujours - par une sage femme. Le plus souvent, s'il naissait des jumelles - ce que l'on ne savait que le moment venu - peu de jours après, la mère et les enfants partaient au cimetière.

Le mal de dents était radicalement guéri, par l'arrachage. Il n'y avait pas beaucoup de dentistes et les simples médecins étaient souvent mis à contribution. Le plus souvent, et en bonne logique religieuse, l'opération aurait dû déboucher d'une assez longue durée de purgatoire.

Les mal de femmes avaient besoin de lunettes, pour

(1) ou coucaril.

(2) ou bien lait. (Lait ferrado.).

coudre; beaucoup moins de personnes en avaient besoin pour lire: il fallait savoir; et d'autre part la lecture n'était pas abondante. Les lunettes étaient vendues par des colporteurs, venus "du côté de la montagne", et, du diable, si en ~~essayant~~ dix paires, il ne s'en trouvait pas une qui aille bien!

14 C'était au début que l'école était devenue obligatoire mais comme il n'y avait, pratiquement pas de sanctions, les parents y envoyaient les enfants, dans la mesure où cela leur convenait. Pour les garçons, bon! Admettons ce ne sera pas un mal, quand ils seront soldats!

Mais les filles! Pour soigner les cochons et gaver les oies? Ce sont des bêtes, qui comprennent fort bien le patois!

(A vrai dire ce raisonnement-là, devait se faire un peu auparavant, j'ai connu plusieurs couples de "vieux" quand moi j'étais enfant ou l'homme seul savait lire, écrire et compter).

Seuls les enfants des professions libérales, des commerçants, des fonctionnaires continuaient les études. Pour les enfants de petits paysans, le travail ne manquait pas chez eux. Il est vrai, que les propriétaires terriens un peu importants pouvaient, eux aussi, faire poursuivre les études à leurs enfants.

Une simple visite aux cimetières permet une identification assez convenable des familles aisées de l'époque: leurs noms sont inscrits sur les caveaux anciens que, seules, à l'époque elles avaient les moyens de faire ériger. Autrement, la majorité des inhumations se faisaient "sous terre". Peu de concessions étaient

a perpétuité. On se enterroit dessus, quand cela devenait nécessaire. La capacité des cimetières n'était pas limitée.

L'agriculture était la principale activité économique de la commune, et elle présentait une assez grande diversité de situations tant du point de vue humain, que du point de vue économique :

15 Les propriétaires : le possesseur d'une cinquantaine d'ha, pouvait vivre aisément, avec sa famille sans travailler beaucoup. Des propriétaires plus importants pouvaient même, entretenir un personnel de maison.

Le sort de beaucoup de propriétaires exploitants, sur de petites fermes mal situées, ne valait pas celui de fermiers aisés.

Les fermiers louaient la ferme au propriétaire moyennant un paiement, le plus souvent en nature, égal chaque année, qu'elle soit bonne ou mauvaise. La location pouvait, ou non, en plus des bâtiments et des terres, un certain cheptel : animaux, matériel. Le cheptel, ainsi que d'autres valeurs (paille, foin, façons culturales) étaient estimés à l'entrée et à la sortie du bail, qui était, ordinairement d'une durée de neuf ans.

L'estimation était faite par un tiers dont la compétence était reconnue (expert).

Et, au chef-lieu du canton, un juge de paix attendait !

Les bordiers, métayers ou "à moitié".

Dans ce cas, le propriétaire fournissait les capitaux : (bâtiments, terres, cheptel), et eux fournissaient le travail (familial). La direction et l'organisation du travail était (en principe) concertée, et le partage

des résultats se faisait moitié-moitié.

Les maître valets ou gages. Ici, à l'inverse du fermage, c'est le propriétaire, qui doit payer le travailleur (et sa famille) par des gages fixés à l'avance, par bonne ou mauvaise année. C'est le propriétaire qui a la direction du travail.

Le plus souvent les maître-valets, sont des jeunes couples pauvres, ne possédant que "la table et le lit"!

Par contre, il était difficile d'obtenir un fermage pour qui n'avait aucune "avance matérielle" ou aucune compétence reconnue.

Les valets et servantes de ferme étaient des célibataires qui vivaient dans la famille de leur employeur.

Un actif agricole ou exploitant familial pouvait mettre en valeur, entre dix et vingt hectares de terre labourable surface variable selon l'importance de l'élevage connexe, l'ardeur de l'exploitant, la robustesse de son épouse la disponibilité des ses parents et de ses enfants.

Pour les fermiers et les métayers, les mutations entre formes avaient lieu à jour fixe, le 31 octobre, veille de la Toussaint. (Dans d'autres régions c'était pour la St-Martin, 11 novembre)

Ce n'était guère bon pour ceux qui "changent" trop souvent : celui qui laissait la place ne se cassait pas trop la tête pour laisser de bons labours, de bons foinages, et ne pouvait pas s'attendre à des miracles là où il allait.

Il est arrivé souvent, que ce jour-là fut un jour de pluie diluvienne. Imaginons l'état des linge, des meubles, des sacs de grains, qui avaient passé

des heures, parfois la journée sur les charrettes à bœufs!

17.

En cette première décennie du siècle, c'était les premiers babutiements de la "révolution mécanique": "Roussille" commençait de battre le blé "à la vapeur", Antonin de Bontoulou achetait la première lieuse, à Espèree; Targès, de Ramon de Juan, profitait de son amitié, avec Amouroux, de Toulouse, ainsi que de sa propre ouverture d'esprit pour être, le premier utilisateur des nouveautés: il eut le premier "brabant", charrue reversible qu'on n'avait pas besoin de tenir; Targès, guidait* les bœufs de devant en lisant le journal!

Comme outils à traction animale qu'il y avait, il d'autre que? la petite charrue, avec laquelle on labourait à régo primo (en planche) ou à bourdous (billons); la charrette à bœufs haute sur roues et étroite, avec laquelle, dans les pentes on faisait souvent un moulin (ainsi disait-on, quand elle s'était versée, et qu'on avait le plaisir de recharger son contenu!

C'est avec des attelages de bœufs et un complexe savant de chaînes, que l'on faisait tourner une batteuse à céréales⁽¹⁾. Ce n'est, qu'au cours d'une journée agricole au Fossat, que j'ai vu et compris, comment cela pouvait marcher. Cette ingénieuse mécanique avait remplacé le rouleau en pierre.

Le gros du restant, était constitué d'outils à main: la falx, équipée d'un râteau quand, il s'agissait

(1) Ou batteuse à manège.

* Guidait.

de moissonner; la faucille (boulant), le billot pour lier les gerbes avec des liôs (épis disposés en corde) la fourche, bêche (palou), la houe (rébassiéro). la braquette (carriol), le croc à fumier (piacto). la hache (pigasso) le hacheron (pigassou) le serpe (lé mascot)⁽¹⁾, le boufouch⁽²⁾, serpe (mascot à manche long).

19 Il se cultivait "un peu de tout". La récolte principale était le blé, dont le rendement maximum était de 10 pour un, c'est à dire 10 hectolitres pour 1 hectolitre de semence sur un "arpent" de terre. L'arpent faisant à peu près 0^{ha} 56 et l'hectolitre 80 kilos cela équivalait à peu près à 14 quintaux psh. Le blé était la seule récolte végétale destinée à la vente. Le maïs servait à engraisser cochons et oies qui iraient partie à la consommation, partie à la vente. L'avoine était destinée au cheval ou à la jument poulinière : c'était les moteurs de l'auto de l'époque; la carrosserie étant la jardi- nière et le "carretou"⁽³⁾. Chacun faisait un carré plus ou moins grand de fèves, pois, betteraves, (fontes) navets, trèfle incarnat (farouch). Les haricots et les pommes de terre, en tant qu'aliments indispensables étaient l'objet des meilleurs soins. Le phylloxera ayant détruit les vignes, la boisson ordinaire était limpide, beaucoup trop, au goût de beaucoup. Les vignes se replantent en "directs" résistants au phylloxera: Othelo, Ocha, Saibel, Grenon, Mauzac, Céres.

Le pain se fait "à la ferme"; presque toutes ayant un four. Par mesure d'économie, on emploie beaucoup

(1) Dit aussi "ichantou". - (2) Dit aussi "la Bouputcho".

(3) Existait aussi le tilbury.

Ig.

de farine de maïs, celui-ci étant meilleur marché que le blé. Pour les fêtes on achète du "pain de boulanger" assimilé à du gâteau.

Le commerce se fait aux foires, où l'on se rend à pied ou en voiture à cheval. Aller à pied, depuis saint-julien à St. Sulpice, Auterive ou Laverden, et retour, bien entendu, en portant des choses à vendre en allant, et d'autres, achetées, en revenant, était à la portée du premier venu(e).

Le chemin de fer du Sud-Ouest était nouveau. Il desservait la vallée de la Leze, le rail posé sur la banquettes de la route. C'était le cauchemar des conducteurs d'animaux: quand ce monstre fumant crachant, suant, hurlant, annonçait sa venue, heureusement qu'il ne marchait pas bien vite - tout le monde enfilait un chemin de traverse.

Les frères Guerre, qui avaient hâbité Castagn pilotoient souvent cette redoutable machine. Buns de nature, Firmin et Marcelin n'avaient plus que le blanc des yeux qui fut de cette couleur!

Une diligence desservait l'itinéraire Cintegabelle - Le Forat, par Gaillac et Saint-Ybars.

Il y avait d'avantage de fermes "dans la boue" qu'il n'y en avait au bord de la route.

Et, dans quel état ces routes! Et dans quel état auraient-elles pu être, quand il fallait aller chercher le gravier en charrette à boeufs à Cintegabelle, à moins qu'on le ramasse à Grillet ou aux Brougues?

Le commerce local traversait une bonne période, et l'artisanat également. La plus petite localité comme saint-julien

avait son épicerie, son café, son forgeron, et, ceux-ci faisaient très bien leurs affaires.

Les foires étaient très fréquentées: Le Fouat, Lezat, St Ybars, St Sulpice, Auteville, Lauverdun.

On y menait les bovins à vendre, à pied; et, c'est évidemment, à pied aussi, que l'on ramenait les bêtes invendues ou achetées. Les foires de Cazères, du Fournet et de Rieumes, renommées pour leur bétail très maigre, de régions plus arides étaient fréquentées par beaucoup. La quarantaine de Kilomètres était supportée par les jambes des hommes, et par les pattes du bétail.

110

L'opinion.

A cette époque-là, non plus, elle ne tombait pas des nuages toute prête. Comme toujours, elle était façonnée lentement par les gens influents: curés, instituteurs, notables; par la preuve, et par l'expérience que la vie apportait à chacun.

Comme journaux il y a: à gauche, principalement la riche et importante Dérêche, et en plus petit le "Midi Socialiste" à droite: le royaliste Express du Midi et les diocésains Télégramme et Croix du Midi.

Ils s'opposent en de violentes polémiques, qui ne sont suivies que par un petit nombre de personnes.

Si, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, a créé une fracture lente à se refermer; il est un sujet, ou tout le monde est d'accord: curé et instituteur, droite et gauche, c'est sur le retour ou la reconquête de l'Alsace-Lorraine. Les chants patriotiques sont à l'honneur ainsi que Gambetta, Erckmann, Chatrian, ou Dérault. Avec eux, on rêve la "revanche prochaine". Elle coûtera cher!

II

La Religion.

Pratiquement, il n'y a, dans la commune qu'une seule religion: la catholique. S'il y a quelques protestants ils doivent être très peu nombreux.

Il y a un curé à St Julien, comme à Morliac. Escayre est desservi par le vicaire de Gaillac. Car le curé de Gaillac est aidé d'un vicaire.

La pratique religieuse est très importante. Si la foi ne suffisait pas à l'expliquer toute, il faut comprendre aussi, que l'assistance aux offices, constituait, à l'époque une assez agréable sortie, permettant de s'habiller et de se rencontrer.

Il y avait les vêpres le dimanche, ainsi que des cérémonies "à la veillée" pendant le carême et le mois de Mai (mois de Marie)

Le lundi matin, le curé célébrait une messe pour les défunts, en présence d'un groupe de femmes. Et, là une petite anecdote: "Pascalet" allait "chanter" cette messe des morts, et il se "gagnait ainsi un petit "quelque chose" ... qui était inférieur au coût d'un verre d'absinthe, qu'il s'offrait au retour, en passant devant le café tentateur, à Louise. Mais, grande dame, Blanche, la patronne, contribuait à l'entretien du chant liturgique, en faisant aussi bonne mesure que si de rien n'était."

Pour les grandes fêtes, "les fêtes carillonnées", l'église était pleine. Il y avait bien, aussi, en parallèle quelques petites superstitions, aidant à supporter quelques inévitables devoirs de la vie: petits trucs, empêchant un éventuel "mauvais œil" de vous voir, personnes "sachant plus que le Pater", capables de vous desamorcer, ou le contraire, et avec qui il était prudent de maintenir un éloignement poli.

112. Le "parler": celui de l'époque était presque exclusivement le patois local. Apart l'instituteur et le curé, peu d'autres personnes pouvaient pratiquer à peu près correctement le français.

Cette situation aurait duré plus longtemps, si le patois, n'avait pas fini, par être interdit, et puni, à l'école communale.

Il n'était ni interdit ni puni au chemin de l'école ni dans la métairie parentale, c'est pourquoi, on peut trouver encore quelque geronte comme moi, qui le pratiquent encore, et avec quel plaisir, et sans aucune vergogne.

Chaque localité avait (et a encore un peu son accent: celui de Gaillac diffère de celui de St Ybars, et celui de Villeneuve, de celui d'Escoupe.

On s'amusait de quelques bouffes de personnes, se croyant obligées, à certaine occasion de "parler français":

"Au cours, d'un repas de curés, au presbytère de St Julien, la bonne déclare: "Vous pouvez "échaper", Messieurs, il y en a encore au toupin!"

Un représentant de commerce entre au café et commande: "Une chopine, madame". Blanche, la patronne s'est absentée; la Beloune qui garde le café, apporte fièrement, devant le client "une soeupière".

Au cours des ans, le patois ne cessera pas de décliner. Qui le parle "fait payzan" et surtout pas très évolué. Le français s'apprend à l'école; qui le parle prouve qu'il y est allé et sait lire et écrire. Au départ, ce n'était pas une petite chose. La mémoire de cela est restée.